

vous ne sauriez croire quels heureux résultats le club en retire. Il est à imiter en cela.

L'économie agricole consiste, selon l'opinion du club, à avoir de l'ordre ; la question est bien simple, et pourtant elle n'est pas encore assez simple pour un grand nombre de cultivateurs. Pour avoir de l'ordre, il faut calculer, mais bien calculer, afin d'économiser le temps, la force, et les moyens pécuniaires. Oui il faut que les cultivateurs calculent ; qu'ils calculent non seulement une fois, mais tous les jours, puisque l'agriculture est un art basé sur l'expérience de tous les jours pour réussir.

Comme vous le savez, M. le Rédacteur, on ne peut avoir jamais trop d'expérience en agriculture. Il faut donc aux cultivateurs étudier et calculer, et ne jamais se lasser s'ils veulent progresser, par conséquent réussir. Ainsi s'ils ne calculent pas, ce n'est qu'avec peine et misère qu'ils réussiront, s'ils réussissent.

Pour calculer, que faut-il donc que fassent les cultivateurs ? Il leur faut étudier, observer, réfléchir, et surtout lire les journaux agricoles, pour se mettre au courant de tous les progrès afin d'en faire, au moins de quelques uns, l'application sur leurs fermes. Il ne faut pas en douter, car l'expérience est là pour démontrer que les cultivateurs qui réussissent ou étudient, observent et réfléchissent, ou lisent les journaux agricoles. L'expérience est là aussi pour démontrer que les cultivateurs, qui ne réussissent pas, pour la plupart, ne pensent qu'à travailler rudement, considèrent l'instruction inutile, ne lisent presque pas les journaux agricoles, ne se rendent pas compte des progrès qui se font autour d'eux, ne cherchent jamais à tenter quelque chose de nouveau, et ne tiennent aucun livre de comptabilité. D'ailleurs on ne peut acquérir la science et ces connaissances nécessaires à l'exercice d'un art sans études. Aussi ils ne réussissent pas, ils ont la vieille routine et le préjugé pour guides. Ils ne voient pas clair, ils sont aveugles, et, chose étonnante, ils ne veulent pas voir clair : ainsi ce qu'ils diraient d'un aveugle-né qui voudrait se conduire sans guide, qu'ils le disent d'eux-mêmes en fait d'agriculture, car il vaudrait mieux pour eux n'avoir pas de guides que d'avoir la routine et le préjugé pour se guider. D'ailleurs, il vaut mieux ne rien avoir plutôt que d'avoir quelque chose qui soit préjudiciable. Le conseil que le club a à leur donner, est d'imiter l'aveugle-né qui n'hésiterait pas, sans aucun doute, à voir clair, s'il lui était possible d'avoir un jour cette faveur.

Si le cultivateur ne peut calculer ou étudier par lui-même, qu'il consulte un cultivateur officieux qui fait des progrès en agriculture, dans un voisinage, et s'il n'y en a pas, qu'il s'é-

loigne jusqu'à ce qu'il en trouve un, c'est chose facile. Si la distance pour trouver un tel cultivateur officieux est trop longue, qu'il reçoive au moins une publication agricole, par exemple, le "Journal d'agriculture" de St Hyacinthe, dont l'abonnement ne coûte que la modique somme d'un écu par année, ou bien encore qu'il lise ou fasse lire dans le but d'acquérir des connaissances agricoles des livres traitant d'agriculture qu'il pourra emprunter ou acheter, entr'autres "Les Veillées Canadiennes", par Frs. M. F. Ossaye, dont le coût n'est que de trente sous c'est ; un livre précieux pour le cultivateur, ou bien encore qu'il aille au club agricole s'il en existe un dans sa localité, sinon qu'il en établisse un. Il vaudrait mieux pour le cultivateur qu'il achetât le livre en question plutôt que d'acheter du wiskey, car il en retirerait plus de profit. Il vaudrait mieux pour lui qu'il l'achetât et le fît lire et relire plutôt que d'aller chez son voisin tenir des conversations licencieuses la plupart du temps, où l'on méprise le plus souvent son prochain, mépris qui cause à leurs auteurs un dommage plus grand que celui de l'achat du livre de M. Ossaye, comme il n'arrive que trop souvent malheureusement. En un mot, il vaudrait mieux pour lui qu'il s'occupât à l'étude de l'agriculture d'une manière ou d'une autre, durant les longues soirées de l'hiver, plutôt que de les passer couché sur le plancher, auprès du poêle, ou à jouer aux cartes ou à boire ; il en retirerait plus de profit.

Il finirait par voir qu'il n'est pas à propos sous le prétexte de ménager quelques piastres, de se priver d'un instrument agricole qui lui sauverait la moitié du travail ordinaire ; qu'il n'est pas à propos d'accourir au marché avec cheval et voiture pour y passer une demi-journée afin d'y vendre deux ou trois douzaines d'œufs ou autres choses semblables ; de laisser de côté ses occupations, à tout propos, pour une fête ou un cirque ; de laisser courir ses brebis avec le premier petit bélier chétif venu, de faire saillir sa jument par un étalon commun pour sauver quelques piastres, d'acheter complaisamment pour un garçon qui le menace par exemple de partir pour les Etats-Unis, un beau wagon de \$80 ou un beau sleigh de 25 à \$30, deux robes de buffle de 25. à \$30, un habillement en drap de \$30, un beau harnais argenté de 20 à \$25, tandis qu'il ne paiera pas tous ses comptes de l'année ; en un mot, il finirait par comprendre qu'il a tort de ménager quelques piastres pour la saillie de sa jument par un étalon recherché ou remarquable par sa belle forme ou par sa grosseur, ou pour l'acquisition d'un instrument avantageux d'agriculture, tandis qu'il

ne ménage pas assez pour gréer ou équiper son garçon.

Si le cultivateur qui lira ces lignes reconnaît la vérité qu'elles contiennent, il améliorera immédiatement son système de culture, tout en regrettant alors amèrement le passé. C'est le vœu du

Club agricole de St. Antoine
St. Antoine 22 Mars 1872.

Journal d'Agriculture de St. Hyacinthe.

Ne vendez pas vos plus beaux veaux.

Une vache bien choisie rapportera sans peine de \$80 à \$100 par année. La vache qui donnera une livre de beurre par jour pendant six mois et une demi-livre par jour pendant deux ou trois autres mois, est moins chère à cent piastres qu'une autre de cinquante, piastres mais qui rapporterait la moitié moins. Il y a plus de mauvaises vaches que de bonnes et lorsqu'on ne donne que peu ou point d'attention à l'amélioration du bétail, les bonnes vaches deviennent de plus en plus rares.

Si un cultivateur désire se procurer de bonnes vaches qu'il agisse comme le marchand de bestiaux qui constamment furette les campagnes dans tous les sens, afin de satisfaire aux demandes des grands centres.

De cette manière, les cultures res sont constamment mises à contribution. Mais cela ne serait pas dommageable, si le nombre d'animaux se maintenait et si les bestiaux vendus étaient remplacés par les jeunes sujets. Voilà la difficulté. On demande non-seulement des vaches mais les veaux sont aussi recherchés. Les cultivateurs sont à tout moment sollicités par les commerçants et les bouchers du voisinage ou des localités éloignées de vendre leurs veaux. Le plus grand nombre ne peut résister à l'attraction d'un beau billet de banque tout neuf. Il va sans dire qu'on choisit les plus beaux veaux et ceux-ci proviennent ordinairement des meilleures vaches.

Dix piastres sont regardées comme un très bon prix pour une bête d'un an. De même cinq piastres seraient un prix très élevé pour un minot de germes de patates ; mais bien peu de cultivateurs seraient tentés de les arracher pour cette somme. Eh bien, ne vend-il pas la semence d'une magnifique récolte lorsqu'il se prive de ses plus beaux veaux. On dit souvent qu'il est plus coûteux d'élever une vache que de l'acheter. Ceci est complètement faux, comme on s'en convaincra si l'on veut prendre la peine de calculer. Mais si c'était vrai aujourd'hui, il n'en serait pas longtemps ainsi, car il faut élever des vaches, et ceux qui se livrent à cet élevage doivent en retirer du profit sans quoi ils ne le feraient pas. Nous